

Vécu de l'ascension sociale de jeunes adultes. *Cheminement épistémologique et méthodologique d'une étude*

Delphine Burrick

Volume 29, numéro 2, 2010

Contribution de la recherche qualitative à l'émancipation des populations négligées II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1085098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Burrick, D. (2010). Vécu de l'ascension sociale de jeunes adultes. *Cheminement épistémologique et méthodologique d'une étude*. *Recherches qualitatives*, 29(2), 28–56. <https://doi.org/10.7202/1085098ar>

Résumé de l'article

Dans cette société postmoderne, il n'est pas évident de se construire. Dès lors, lorsque l'individu ne suit pas la trajectoire attendue, son identité n'en est que plus fragile. Dans cette recherche, nous nous penchons sur l'élaboration identitaire de jeunes adultes en mobilité sociale ascendante. Pour approcher cette problématique, nous nous interrogeons sur le vécu de trois sujets récemment diplômés et insérés professionnellement. Pour ce faire, nous nous inscrivons dans une démarche compréhensive qui prend appui sur une technique narrative, à savoir le récit de vie. Nous approfondissons les épisodes et événements de la vie des sujets, ainsi que les référents identitaires probants. Enfin, nous analysons le contenu des histoires de vie au regard de modèles de la construction identitaire inscrits dans la sociologie clinique. Par ailleurs, tout au long de cet article, nous explicitons nos ancrages épistémologiques et nous développons le cheminement méthodologique suivi.

Vécu de l'ascension sociale de jeunes adultes. *Cheminement épistémologique et méthodologique d'une étude*

Delphine Burrick, Doctorante

Université de Mons-Hainaut

Résumé

Dans cette société postmoderne, il n'est pas évident de se construire. Dès lors, lorsque l'individu ne suit pas la trajectoire attendue, son identité n'en est que plus fragile. Dans cette recherche, nous nous penchons sur l'élaboration identitaire de jeunes adultes en mobilité sociale ascendante. Pour approcher cette problématique, nous nous interrogeons sur le vécu de trois sujets récemment diplômés et insérés professionnellement. Pour ce faire, nous nous inscrivons dans une démarche compréhensive qui prend appui sur une technique narrative, à savoir le récit de vie. Nous approfondissons les épisodes et événements de la vie des sujets, ainsi que les référents identitaires probants. Enfin, nous analysons le contenu des histoires de vie au regard de modèles de la construction identitaire inscrits dans la sociologie clinique. Par ailleurs, tout au long de cet article, nous explicitons nos ancrages épistémologiques et nous développons le cheminement méthodologique suivi.

Mots clés

RÉCIT DE VIE, ANALYSE DE CONTENU, SOCIOLOGIE CLINIQUE, IDENTITÉ, MOBILITÉ SOCIALE

Introduction

Dans cette « société de verre » caractérisée par des institutions fragiles et fragilisantes (Corcuff, 2002), prétendre à un projet identitaire ne va pas de soi. Le passage du désirable au possible ne se fait pas sans mal (Bajoit, 2003). En cas de mobilité sociale, les tensions structurelles n'en sont que plus prégnantes (de Gaulejac, 1987). Entre des sentiments de fierté, de considération... et de culpabilité, d'infidélité... l'individu navigue de la conservation de soi à l'influence sociale (Camilleri, 1998). Pour approcher cette problématique, nous nous penchons sur la trajectoire identitaire de trois jeunes adultes. Issus de milieux socioculturels modestes, ils vivent une ascension sociale. Diplômés de

l'enseignement universitaire, nous les rencontrons à un moment charnière, l'insertion socioprofessionnelle.

Comment ont-ils pu passer à travers les déterminismes de l'existence et ouvrir le champ des possibles (Bourdieu, 1979)? Dans ce déplacement social, que ressentent-ils par rapport à ce qu'ils sont, à ce qu'on attend d'eux, à ce qu'ils désirent être? Comment s'adaptent-ils à ce monde en mutation? Nous nous attachons à décrire et à comprendre comment ils se sont construits. À travers l'utilisation du récit de vie, nous marquons un intérêt particulier aux épisodes, événements qui jouent un rôle dans l'histoire des sujets, aux figures d'identification et cadres de socialisation probants. À partir d'une analyse de contenu construite sur des axes thématique et diachronique, nous donnons sens à leur trajectoire identitaire, et en particulier à leur vécu, parfois paradoxal, de l'ascension sociale.

Une démarche scientifique n'est pas linéaire, mais procède bien d'une circularité faisant appel à un degré important de « reliance », c'est-à-dire que chaque étape de la recherche est pensée, réfléchi et examinée à travers son lien avec toutes les autres étapes. Dans ce sens, nous avons pour objectif d'exposer un parcours de recherche méthodique, cohérent et pertinent (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). Dans cet article, nous retraçons le cheminement épistémologique et méthodologique de la recherche en organisant le contenu selon la structuration de l'espace de recherche envisagé par Pourtois, Desmet et Lahaye (2001).

Dans un premier temps, nous présentons les éléments probants à la construction de l'espace de recherche, à savoir : le cadre épistémologique, à travers ses ancrages politiques, les postures épistémiques, et les paradigmes sous-jacents; l'objet de recherche, par sa problématisation, les questions de recherche posées, les concepts opératoires en jeu et le cadre théorique; et enfin, le cadre conceptuel circonscrit par une conception polysémique de l'identité et des modèles théoriques permettant de comprendre sa construction (voir Figure 1).

Ensuite, nous développons l'élaboration de la méthodologie de recherche à travers ses orientations exploratoire, compréhensive et qualitative. Nous précisons les modalités de constitution de l'échantillon et en particulier des trois sujets concernés par la problématique. Par ailleurs, nous théorisons le récit de vie de recherche et abordons notre pratique de cet outil. Nous présentons les principes de l'analyse de contenu du corpus à travers les déclinaisons thématique et diachronique employées. Enfin, nous exposons une synthèse des trois chemins de vie identitaires étudiés. Nous discutons les résultats de nos

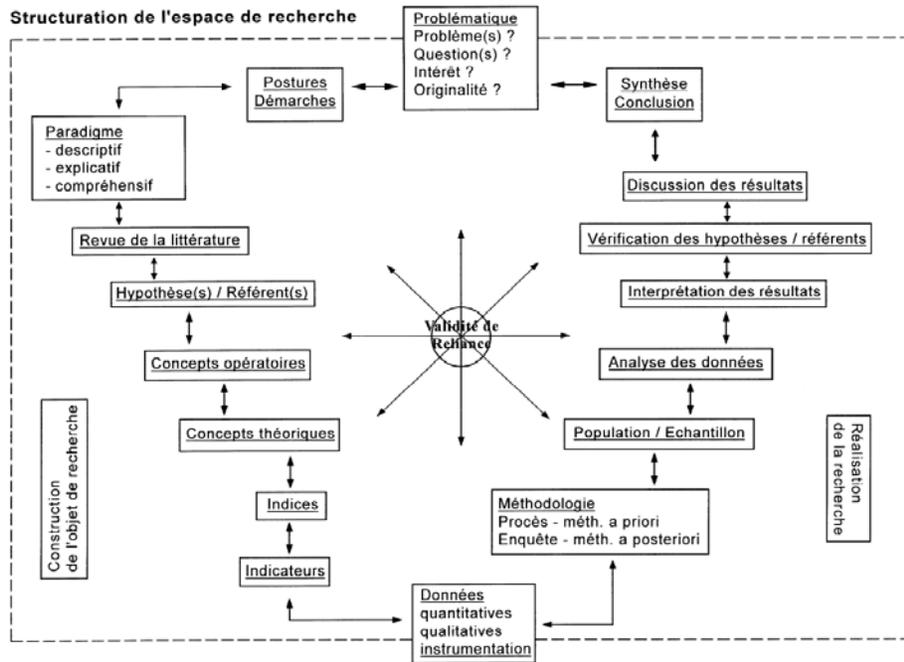


Figure 1 : Structuration de l’espace de recherche (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001, p. 31)

analyses au regard des questions de recherche posées et des modèles théoriques développés. Nous concluons et dégagons les apports.

Épistémologie de la recherche

Ancrages politiques

Comme Le Grand (1996, cité dans Brun, 2001, p. 1968), nous pensons qu’il n’est pas de recherche en sciences sociales et humaines qui ne corresponde pas à un système de valeurs, à une vision du monde. Il existe nécessairement un lien complexe entre l’éthos du chercheur et sa production scientifique. Le Grand (1993) parle d’« implexité » dans le sens où tout chercheur est impliqué, avec ou sans conscience, volontairement ou involontairement et ce, à différents niveaux : épistémologique, institutionnel, financier, idéologique, méthodologique, éthique. Dans *La misère du monde*, Bourdieu a développé une politique de la sociologie, à la fois théorique et pratique, qui vise à convertir le malaise social en symptômes lisibles susceptibles d’être traités politiquement (Bourdieu, 1992, cité par Maler, 1994). Dans ce sens, la recherche a pour

objectif de développer une conscience des déterminismes sociaux et de lutter contre des formes d'aliénation. Dès lors, le récit de vie a une visée « politique » car il favorise l'émergence d'une parole sociale spécifique, il soutient une action émancipatoire de l'individu (Le Grand, 1996).

Postures épistémiques

Cette recherche se positionne à mi-chemin entre une approche « dualiste », qui tend vers une certaine neutralité face à l'événement observé; et une approche « monadiste », dans le sens où les données se manifestent dans une interaction avec l'acteur (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2006). Cette position nous engage à interroger la réalité par des allers-retours entre ces deux points de vue, ces deux axes de questionnement. Dès lors, nous nous situons entre la perspective « étique », qui confère au chercheur une capacité à analyser, à interpréter et à théoriser les phénomènes, et la perspective « émique », qui tient compte de l'explication du monde approchée par les pratiques, les logiques des acteurs, marquées historiquement et culturellement (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2006). Nous défendons un champ épistémique qui s'enrichit de la dualité de ces approches, des « voies de pluralisation » de la connaissance (Berthelot, 2001, cité dans Pourtois, Desmet & Lahaye, 2006). Si nous concédons que le positionnement choisi relève davantage de la phénoménologie, nous tendons néanmoins vers une perspective problématique, dans laquelle les acteurs (chercheur et sujet) interrogent la réalité de façon multiple. L'objectif est d'adapter le cheminement méthodique aux sujets et contextes.

Paradigmes

Cette étude s'inscrit de façon complémentaire dans deux paradigmes, descriptif et compréhensif. D'une part, le paradigme descriptif vise à décrire les phénomènes ou situations observés. Cette photographie de la réalité, suivie d'une analyse minutieuse, peut donner naissance à des typologies, classifications ou encore structurations. D'autre part, le paradigme compréhensif, en recherchant le sens des phénomènes, tend à saisir les significations que les acteurs attribuent à leurs actes (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). Aussi, cette étude relève d'une démarche communicationnelle (Habermas, 1987, cité dans Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). En effet, nous travaillons dans une visée compréhensive (Kaufmann, 1996) et à partir d'une relation empreinte d'intersubjectivité avec l'acteur, dans laquelle l'attitude phénoménologique permet d'appréhender le vécu en tant que construction humaine. Le sujet est observé en tant que personne avec ses intentions, son langage et son empreinte socioculturelle. Dans ce sens, cette approche consiste à expliciter des constructions objectives à travers des composantes subjectives amenées par les acteurs. Ces deux paradigmes, descriptif et compréhensif,

soutiennent l'exploitation de données qualitatives en vue de mettre en évidence, à la fois des aspects communs aux événements étudiés et des points de vue singuliers à travers les contradictions observées au sein de ces phénomènes (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001).

Construction de l'objet de recherche

Problématique

La problématique est à la base de la construction de tout objet de recherche. Elle repose sur les conceptions théoriques du chercheur, issues de ses expériences, observations, lectures... (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). La problématique de cette étude se centre sur la construction identitaire. Plus précisément, nous nous intéressons aux trajectoires de vie de jeunes adultes d'aujourd'hui récemment diplômés. À un moment charnière de l'existence, l'insertion socioprofessionnelle, nous nous penchons sur leur vécu, leur parcours, leur trajectoire, bref leur histoire de vie. Nous nous interrogeons sur les étapes, événements, personnes qui ont pu jaloner leur parcours. *In fine*, dans le cadre de cet article, nous prenons le pouls de la mobilité sociale en nous attachant tout particulièrement à l'histoire de vie de jeunes adultes en ascension sociale.

À l'heure actuelle, les institutions socialisantes (la famille, l'école, la télévision...) transmettent un double message aux jeunes. D'une part, elles les incitent à la compétition et à la consommation, dégageant l'idée d'une liberté absolue à travers le choix, l'autonomie, l'accomplissement personnel, l'hédonisme, etc. D'autre part, les sociétés présentent des limites : la montée des inégalités et de l'exclusion, le chômage, les problèmes écologiques, l'insécurité, le racisme, les menaces de guerre, le manque de solidarité, la solitude, etc. (Bajoit, 2003). Assurément, pour la nouvelle génération, il n'est pas aisé de prétendre à un projet identitaire qui fasse l'objet de leur adhésion, leur donne la sensation de se sentir bien, tout en étant reconnu par les autres, par la société. Aujourd'hui, il est difficile de « devenir soi-même en faisant ce que la société attend » (Bajoit, 2003, p. 122).

Néanmoins, lorsque le désirable devient possible (Bajoit, 2003), le déplacement social entraîne une série de conflits affectifs, idéologiques, culturels, relationnels, politiques (de Gaulejac, 1987, p. 97). L'identité, en tant que « résultante des différentes positions occupées et du rapport subjectif à ces positions » (de Gaulejac, 1987, p. 97), devient le lieu de contradictions entre l'identité héritée, l'histoire en soi, et l'identité acquise, qui s'ajuste aux nouveaux habitus, idéaux et pratiques. Bien souvent, il y a rupture d'identification car l'individu renonce aux identifications passées pour s'adapter à ses nouvelles conditions de vie. Dès lors, la promotion place

l'individu au centre d'une ambivalence entre, d'une part, des sentiments positifs (fierté, valorisation, considération...) et, d'autre part, des sentiments négatifs (culpabilité, humiliation, infidélité...).

Questions de recherche

Selon le principe de « reliance », nous posons les questions de recherche en les rapportant aux outils d'investigation, aux instruments d'analyse et aux cadres d'interprétation théoriques (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). Dans cet article, la question de recherche centrale est : comment ces jeunes adultes ont-ils vécus leur ascension sociale? Dans ce déplacement social, que ressentent-ils par rapport à ce qu'ils sont, à ce qu'on attend d'eux, à ce qu'ils désirent être? Comment vivent-ils les paradoxes et incertitudes de cette société? Quels épisodes et événements ont joué un rôle dans leur histoire de vie? Quels cadres de socialisation et figures d'identification ont été probants? Nous nous attachons à décrire et à comprendre comment ils se sont construits. Par ailleurs, nous examinons ce que peut apporter l'utilisation du récit de vie dans la compréhension de la trajectoire identitaire de l'individu, et notamment en articulant divers modèles d'analyse.

Concepts opératoires

Les concepts opératoires touchent à la réalité à saisir en cernant les différents sens qu'elle peut prendre. La revue de la littérature, les axes épistémologiques privilégiés et les outils d'investigation choisis permettent de limiter les concepts opératoires retenus (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). Dans cette recherche, l'espace conceptuel est polysémique. Nous avons sélectionné des dimensions de la réalité que nous souhaitons observer, à savoir : les déplacements sociaux (de Gaulejac, 1987), les figures d'identification (Freud, 1923), les cadres de socialisation (Dubar, 1997), le carré dialectique (Kaufmann, 2001), les tensions existentielles et les logiques du sujet (Bajoit, 2003), et enfin les logiques familiales d'insertion sociale (Nimal, Lahaye & Pourtois, 2000).

Cadre théorique

Une théorie est un ensemble cohérent de propositions, d'idées, de concepts décrivant des processus relatifs à un ensemble de données observables, qui permet d'interpréter l'information recueillie et de formuler des prédictions (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). Cette recherche propose plusieurs ancrages théoriques, dont particulièrement la sociologie clinique, mais aussi la sociologie culturelle et la psychosociologie. Dans cette optique, nous faisons appel aux théories de sens commun et aux théories savantes. D'une part, les théories de sens commun, en tant que théories informelles, se construisent à partir de l'expérience des acteurs ou se transmettent par l'éducation implicite.

D'autre part, les théories savantes résultent d'une démarche objective (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2006).

Dans cette étude, la sociologie clinique représente une méthode de travail et une grille d'interprétation particulièrement adaptée pour comprendre les liens entre les enjeux psychiques, familiaux et sociaux des conflits vécus par les individus confrontés au déplacement social. En effet, ce courant permet d'approcher les facteurs économiques, historiques, sociologiques, idéologiques et psychologiques en jeu dans les trajectoires individuelles. La sociologie clinique postule qu'il faut étudier les phénomènes sociaux et institutionnels en intégrant la façon dont les individus les vivent, se le représentent, les assimilent et contribuent à leur reproduction. L'individu étant multidéterminé socialement, inconsciemment, biologiquement (de Gaulejac, 1999, p. 11), comprendre comment ces dimensions s'articulent permet de voir dans quelle mesure les trajectoires individuelles sont conditionnées par le champ social.

Cadre conceptuel

Problématisation de l'espace de recherche

À travers les lectures et prises d'information, nous réunissons des concepts polysémiques en vue de circonscrire la situation, le contexte de la recherche, bref de préciser le référent. Cette étape vise à baliser l'espace conceptuel (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). Dans le cadre de cette recherche, nous orientons les recherches théoriques vers la création d'un système conceptuel qui puisse rendre compte de la construction et de la trajectoire identitaire. Les modèles théoriques retenus sont : le carré dialectique schématisé par Kaufmann (2001) en sociologie clinique et les tensions existentielles et logiques identitaires du sujet développées par Bajoit (2003) en sociologie.

L'identité, un concept polysémique

L'identité est à la fois unique et semblable, individuelle et collective, personnelle et sociale, objective et subjective, singulière et commune, permanente et changeante, immobile et mouvante. C'est un processus dynamique, qui tend à concilier les dimensions contradictoires contribuant à la construction de soi (Marc, 2005, p. 3). En tant qu'« ensemble de significations apposées par des acteurs sur une réalité physique et subjective, plus ou moins floue de leurs mondes vécus » (Mucchielli, 1999, p. 10), l'identité renvoie à la pluralité des acteurs selon les situations, leurs enjeux et leurs projets. Les mécanismes sont donc évolutifs et ne présentent pas la même forme et intensité selon les périodes de la vie. Constamment touchée par les situations, contextes, rôles, relations, événements, l'identité s'inscrit à la fois dans le passé (les racines, la permanence), le présent (les conduites actuelles) et l'avenir (les projets, les idéaux). Par ailleurs, elle combine des identités liées à la personne

ou au groupe (Marc, 2005). En somme, l'identité tend vers une homéostasie, un équilibre instable, en recherchant l'unicité de soi face à la multiplicité des rôles et à la diversité des perceptions de soi (Marc, 2005, p. 4).

Le carré dialectique, une approche socioclinique de l'identité

Pour Kaufmann (2001), l'individu est un processus changeant pris dans une multitude de forces contradictoires. Il s'inscrit dans un carré dynamique et dialectique formé de quatre pôles interdépendants et mettant en jeu les processus constitutifs de l'identité (voir Figure 2).

D'abord, les instances de socialisation (S) représentent les cadres qui permettent à l'individu de se socialiser, tels la famille, l'école, les entreprises, la culture, la communauté. Ils amènent l'individu à créer des habitus (des routines, des schèmes) et instaurent une mémoire sociale incorporée et implicite. Ensuite, les habitudes (H), en tant que schèmes opératoires incorporés, sont le résultat des habitus et représentent un patrimoine individuel. Elles ont une fonction de conservation du passé et de reformulation du présent (p. 158). Les habitudes confèrent un confort psychologique, une sorte d'« inconscient cognitif ». Par ailleurs, la réflexivité sociale (RS) concerne les informations issues de l'extérieur (médias, formation, société...) qui suscitent une réflexion sociale sur des habitudes (schèmes dissonants), pouvant déclencher une réflexivité individuelle et au bout du processus, un nouveau comportement personnel. Enfin, la réflexivité individuelle (RI) relève du monde intérieur propre à l'individu. Elle est en relation directe avec la réflexivité sociale qui est à l'origine de la dissonance de schèmes.

Ces quatre pôles donnent lieu à six couples d'interdépendances opposées qui mettent en place divers processus. Premièrement, les instances de socialisation (S) envoient des schèmes aux habitudes (H), c'est-à-dire des schèmes anciens dépourvus de toute réflexivité. Les schèmes déterminent les routines qui forment une grille de lecture à travers laquelle l'individu voit le monde. Ensuite, la réflexivité sociale (RS) fournit des schèmes plus récents et plus conscients qui peuvent s'avérer dissonants par rapport aux schèmes anciens, ce qui provoque un conflit de schèmes. La réflexivité individuelle (RI) est alors stimulée par des schèmes qui peuvent être intériorisés sans être incorporés, demeurant dans le conscient. Si les schèmes sont en conflit avec les habitudes (H), l'individu doute : soit le nouveau schème est éliminé, soit il est incorporé et assimilé en habitudes (H) sous la forme d'une routine. Lorsqu'une incorporation est moins forte, le schème peut être inopérant. Néanmoins, il reste dans la mémoire dormante et peut être réactivé par la suite. En somme, au sein d'un individu, habitudes et changements coexistent. En tendant à une

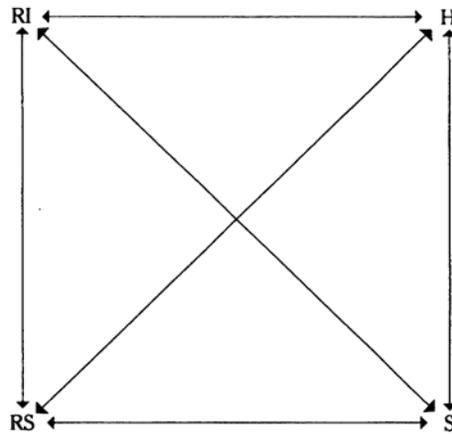


Figure 2 : Le carré dialectique de l'identité (Kaufmann, 2001, p. 188)

certaine cohérence de son identité, dépassant des conflits de schèmes dissonants, l'individu est processus et contre-processus (Kaufmann, 2001).

Les tensions existentielles, une approche sociétale de l'identité

Bajoit (2003) développe une sociologie centrée sur un paradigme identitaire. Il propose un modèle intégrateur des tensions existentielles dans lequel la société est vue comme un ensemble d'individus engagés dans un processus de construction de leur identité personnelle. L'identité est donc conçue comme le résultat, toujours provisoire et évolutif, d'un travail de l'individu sur lui-même, non définie à l'origine, jamais définitivement établie. Selon Bajoit (2003), l'identité personnelle repose sur trois instances (pp. 103-104), à savoir : l'identité engagée, l'identité assignée et l'identité désirée (voir Figure 3). D'abord, l'identité désirée se réfère aux « projets identitaires » de l'individu, à ce qu'il voudrait réaliser pour s'épanouir, s'accomplir. Pour ce faire, il peut adopter trois types d'attitudes : se conformer à ses désirs, ses projets, être socialement à disposition, ou articuler les deux. Ensuite, l'identité assignée concerne les perceptions (intériorisées et incorporées) que l'individu a de ce qu'on attend de lui en vue d'être socialement reconnu. Il peut s'y soumettre, les rejeter, ou nuancer en se conformant ou en ne se rebellant qu'en apparence. Enfin, l'identité engagée touche aux « engagements identitaires » de l'individu, c'est-à-dire à ses conduites, à ce qu'il est et devient réellement. Dans ce sens, il peut soit se persuader qu'il vaut mieux continuer, soit être plus souple, autocritique et prêt à recommencer, ou encore combiner les deux.

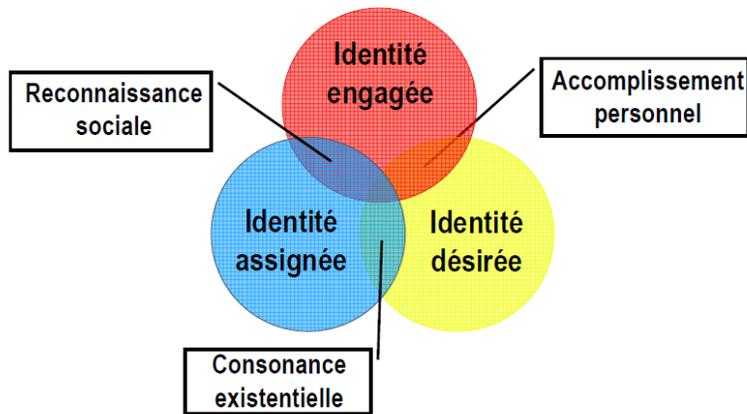


Figure 3 : La structure de l'identité personnelle (Bajoit, 2003, p. 106)

Lorsque les trois sphères identitaires (identité assignée, désirée et engagée) se croisent, la situation de l'identité personnelle devient complexe. En effet, le sujet peut se situer dans sept zones, chacune à l'origine de tensions existentielles (Bajoit, 2003, pp. 103-104). Aussi, pour gérer ces tensions entre la société et l'individu, l'identité personnelle fait l'objet d'un effort constant, d'une gestion relationnelle de soi visant à concilier trois objectifs (Bajoit, 2003, p. 100) jamais tout à fait atteints. D'abord, l'individu veut concilier ce qu'il est, ses engagements (identité engagée), avec ce qu'il aurait voulu être, consciemment ou non (identité désirée), c'est l'accomplissement personnel. Ensuite, il cherche à accorder son identité engagée avec ce qu'il pense qu'on lui assigne de faire et d'être (identité assignée), c'est la reconnaissance sociale. Enfin, l'individu souhaite combiner son identité désirée avec son identité assignée, en vue de réduire les écarts entre ce qu'il voudrait pour lui-même et ce qu'il croit que les autres attendent de lui, c'est la consonance existentielle.

La variante (extrême ou modérée) de ces finalités donne lieu à dix types de logique identitaire (Bajoit, 2003, pp. 115-120; voir Figure 4). Le sujet conformiste fait preuve d'intégration, il se surconforme aux « valeurs sûres » (religieuses, ethniques, régionales ou nationales, politiques, familiales...), se convainc qu'il doit se soumettre. Le sujet adaptateur est mobile, participe à la compétition pour « devenir quelqu'un », il présente des signes d'ascension sociale mais n'y croit pas toujours. Le sujet rebelle se convainc que ce qui est attendu de lui n'est pas légitime, est à rejeter, il se retrouve en désapprobation

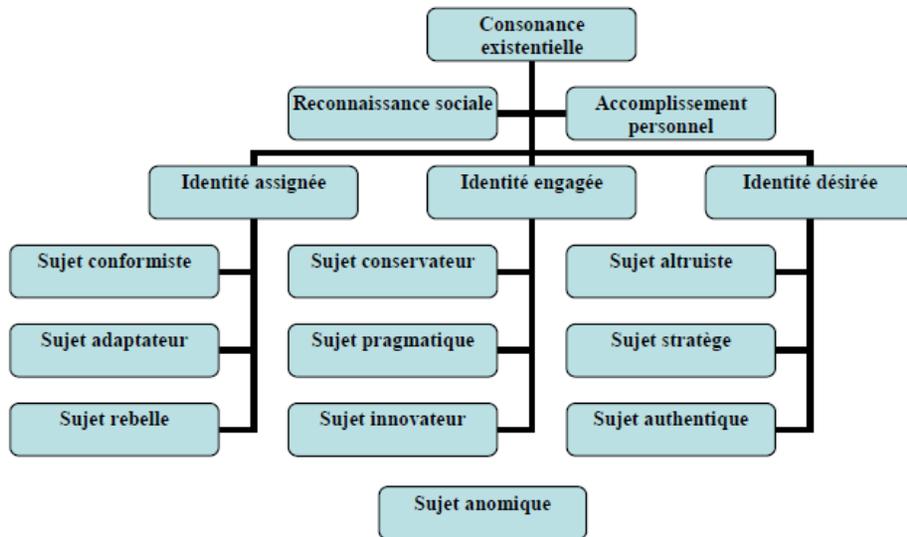


Figure 4 : Les logiques du sujet (Bajoit, 2003, p. 120)

sociale. Le sujet altruiste est avant tout un être social, il est prêt à renoncer à lui-même, à se tenir à la disposition des autres. Le sujet stratège est hédoniste, vit au présent et apprécie la qualité de vie (physique, affective et mentale), notamment à travers son réseau de pairs, il se situe au croisement des logiques authentique et altruiste. Le sujet authentique est autotélique, il a une passion, des désirs, qu'il ne peut s'empêcher de poursuivre malgré leur illégitimité au sein du monde dans lequel il vit; il a, ou croit avoir trouvé, comment s'accomplir personnellement. Le sujet conservateur se persuade qu'il faut continuer dans ses choix, les assumer et aller jusqu'au bout. Le sujet pragmatique ne veut pas se contenter de la vie qu'il a, il rêve de ce qu'il souhaiterait avoir : d'une part, il travaille de façon instrumentalisée et, d'autre part, il s'autoréalise à travers sa seconde vie qu'il mène, en rapport avec son talent, sa vocation. Le sujet innovateur se veut plus souple, il est moins dogmatique, s'adapte, fait preuve d'autocritique, serait prêt à recommencer à zéro, à faire d'autres projets. Enfin, le sujet anémique ne parvient pas à gérer les tensions, il ne veut pas remplir le rôle social que les autres lui assignent, ni s'accomplir personnellement par une passion; refermé sur lui-même, la souffrance le conduit vers des conduites asociales, déviantes... voire il parvient à faire croire que « tout va bien ».

Cadre méthodologique

Recherche exploratoire

La méthodologie de cette étude est a posteriori. Nous avons pour intention d'observer l'objet de recherche et ensuite, d'émettre a posteriori des hypothèses et des interprétations. Les hypothèses n'en sont pas moins implicites. Ce type de méthodologie coïncide avec une démarche d'enquête (Despret, citée par Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). En effet, le chercheur doit dépasser les apparences et aller chercher le sens des faits observés en les mettant en relation. La méthodologie repose sur la variété d'indices utilisés. Cette recherche repose donc sur une démarche exploratoire. La description et la compréhension de l'objet de recherche tendent à faire émerger des relations qui ont du sens et qui sont susceptibles de déboucher sur des hypothèses qui pourraient être éprouvées ultérieurement par une démarche de procès (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001).

Approche compréhensive

Cette étude s'inscrit dans une approche compréhensive. Nous nous inspirons de la sociologie compréhensive telle que Kaufmann (1996, p. 23) la définit :
 (...) la démarche compréhensive s'appuie sur la conviction que les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus.

Nous approchons la conception phénoménologique qui consiste en « la description des expériences individuelles (...) à explorer la signification profonde d'un phénomène à travers les perceptions communiquées par les sujets » (Fortin, 1988, citée par Formarier, 1992, p. 94). L'historicité et l'ethnosociologie sont au centre de cette approche.

Méthodologie qualitative

Dans cette recherche, les données qualitatives sont le principal matériau. Constitutives de la réalisation de la recherche, elles découlent du recueil des indicateurs par des instruments. Dans le cadre de cette étude, les données émergent d'un contexte d'intersubjectivité entre le chercheur et le sujet. En effet, le récit de vie des sujets se présente sous la forme d'expressions verbales et non verbales chargées d'intentionnalité. La structure du récit, les éléments développés, sont laissés à l'initiative du sujet et sont issus d'une interaction spontanée et immédiate, reposant sur une grande liberté. Les données qualitatives se réfèrent à la signification sociale attribuée par le sujet au monde qui l'entoure (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2001). En effet, nous sommes dans

une logique de la découverte, nous avons pour objectif de découvrir des éléments signifiants du phénomène étudié (Corbalan, 2000). Le terrain est roi. Nous le théorisons et le confrontons à des théories existantes en vue de mieux le comprendre. Dans cette optique, la réalité n'existe que par rapport à des êtres humains. C'est une réalité de significations pour des personnes, qui signifie quelque chose pour elles (Corbalan, 2000, p. 15).

Les sujets de l'échantillon, dépositaires d'un savoir

Dans le cadre de cette recherche, nous choisissons un échantillon occasionnel (D'Hainaut, 1975, cité dans Formarier, 1992, p. 91), c'est-à-dire « extrait de la population selon une méthode de sélection guidée par des raisons de commodité pour l'expérimentateur ». Ce type d'échantillon n'est pas représentatif de la population mais il permet de produire des informations sur cette population. Pour le constituer, nous avons fait appel à des informateurs-relais (Blanchet & Gotman, 2001). Cette méthode de proche en proche est intéressante lorsque les sujets peuvent être sélectionnés au sein d'un même réseau. Les informateurs-relais sont des personnes que l'on sait intégrées au cœur de réseaux sociaux (Blanchet & Gotman, 2001). Ils peuvent donc fournir les coordonnées de personnes concernées par l'objet d'étude. En vue du premier contact, un texte court résumait les objectifs de l'étude et les critères de sélection des sujets. Ces informateurs ont donc pu contacter les personnes susceptibles de participer, tout en restant suffisamment distants afin que les répondants ne se retrouvent pas dans un rapport d'obligation (Bertaux, 2003).

Suite à la diffusion de l'information au sein de leur réseau social, nous avons établi un premier contact, généralement par mail, afin de présenter l'objet d'étude et de solliciter la participation de l'individu. Sur base des réponses, nous n'avons pas réitéré de demande, le nombre de sujets réunis étant susceptible de nous permettre d'atteindre le point de saturation (Bertaux, 2003). Lors de ce premier contact, les individus complètent une fiche d'informations anamnésiques construite afin de réunir quelques renseignements sociodémographiques sur les sujets. Ces informations nous permettent d'établir une « construction progressive de l'échantillon » (Glaser & Strauss, 1967, cités dans Bertaux, 2003) basée sur deux principes : l'homogénéisation et la différenciation (Bertaux, 2003). Dans ce sens, nous optons pour une série de cas construite par comparaison, c'est-à-dire sur base de similitudes et de différences (Bertaux, 2003).

Selon les critères d'inclusion choisis, les dix sujets de l'échantillon sont originaires de la province de Hainaut (Belgique), ils sont tous diplômés d'une même section de l'enseignement universitaire depuis minimum deux ans, sont insérés professionnellement et n'ont pas d'enfant. La différenciation des sujets

repose sur leur origine socioculturelle, à savoir le niveau d'études et la profession de leurs parents. Cette particularité permet de s'intéresser à la mobilité sociale des individus et à leur habitus en tant que critère de différentialité (Bertaux, 2003), concernant la perception et l'interprétation des faits sociaux. En effet, les acteurs sont porteurs d'expériences différentes des rapports sociaux selon leur position structurelle. Ils sont donc susceptibles d'avoir des visions distinctes des mêmes réalités sociales (Bertaux, 2003). Cette différentialité repose sur la notion d'habitus (Bourdieu, 1979).

Dans le cadre cet article, nous nous penchons tout particulièrement sur trois sujets de cet échantillon dont les parents possèdent un diplôme d'enseignement secondaire. C'est cette spécificité qui permet d'approcher spécifiquement leur vécu de l'ascension sociale. Dans cette démarche, les sujets sont perçus, non comme des objets de recherche, mais bien comme des « producteurs actifs du social, donc les dépositaires d'un savoir important » (Kaufmann, 1996, p. 23). Nous présupposons que les « schèmes de perception, d'appréciation et d'action » sont différents selon les capitaux d'expérience biographique (Bertaux, 2003) des individus.

Le récit de vie, parole libre sur le fil de l'existence

Théorisation du récit de vie

En sciences sociales, le récit de vie est une forme particulière d'entretien narratif lors duquel un chercheur demande à une personne de lui raconter tout ou une partie de son expérience vécue (Bertaux, 2003). Cette technique a pour objectif de « faire émerger les événements dont la trame est constitutive d'une existence, ou partie d'existence, singulière » (Juan, 1999, p. 118). C'est un discours libre du film de l'existence (Juan, 1999, p. 119). Historiquement, c'est l'école de Chicago qui utilise en premier lieu le récit de vie pour expliciter des faits sociaux tels que les changements sociopolitiques des années 70 (Bertaux, 2003). Ce travail de recherche exploratoire et inductif vise à donner une signification à l'expérience vécue.

Dans cette étude, la démarche d'utilisation du récit de vie se situe à mi-chemin entre deux courants d'intervention et de recherche qui utilisent le récit de vie : la perspective ethno-historico-sociologique mise en place par Bertaux (2003) dans les années 70 et la sociologie clinique développée par de Gaulejac (1987, 1999) dans des séminaires d'implication et de recherche. Le premier courant vise à étudier un fragment de réalité sociale-historique, un objet social afin de comprendre comment il fonctionne, se transforme, en se basant sur les rapports sociaux, mécanismes, processus, logiques d'action qui le caractérisent (Bertaux, 2003, p. 7). Il s'étend à la sociologie compréhensive, aux théories microsociologiques et à l'ethnométhodologie. Le second courant a pour finalité

d'approcher les facteurs économiques, historiques, sociologiques, idéologiques et psychologiques en jeu dans les trajectoires individuelles. Cette perspective allie les apports de la sociologie, la psychanalyse freudienne et la psychosociologie.

Assurément, le récit de vie fait appel à la mémoire, à la réflexivité, au jugement moral, aux aspects culturels et idéologiques (Bertaux, 2003). Le corpus émerge d'un processus d'historicité (de Gaulejac, 1987), c'est-à-dire de souvenirs, de mises en perspective, de réflexions, d'évaluations rétrospectives. Dans ce sens, V. de Gaulejac envisage l'individu en tant que « produit de l'histoire, acteur de l'histoire et producteur d'histoires » (1987, p. 27). L'individu est produit par l'histoire car il se construit à partir d'événements personnels qui lui confèrent une histoire singulière, mais en présentant des éléments communs à sa famille, à son milieu, à sa classe d'appartenance. L'individu est un acteur de l'histoire en tant que porteur d'historicité, c'est-à-dire capable d'actions sur sa propre histoire. L'individu est donc dans un mouvement dialectique entre ce qu'il est et ce qu'il devient. Enfin, l'individu est producteur d'histoires car sur base de son activité fantasmatique, de sa mémoire, de sa parole et de son écrit, il reconstruit son passé afin, d'en maîtriser le sens.

Enfin, le récit de vie est la reconstruction a posteriori d'une cohérence, d'une « idéologie biographique ». Alors que pour Bertaux (2003), le chercheur n'est pas dupe et en est pleinement conscient, Bourdieu (1986) qualifie le récit d'« illusion biographique », position qu'il modifie sensiblement en 1993 lorsqu'il l'emploie dans *La misère du monde*. Si le récit de vie n'exprime pas fidèlement la réalité de la vie, ce n'est pas pour autant que l'individu n'est pas sincère (Kaufmann, 2004b). La thèse de Bourdieu (1993b) sur le « bonheur d'expression » de l'individu lorsqu'il se raconte et donne sens à sa vie est modérée par Kaufmann (2004b) qui conçoit l'individu comme ayant conscience de ses ruptures biographiques. Dans ce sens, il s'attacherait moins à raconter et se raconter en niant les contradictions qu'à tisser un lien entre-elles. Entre le parcours biographique du sujet et le récit qu'il en fait, il existe donc un niveau intermédiaire, la « totalisation subjective de l'expérience vécue » (Bertaux, 2003), c'est-à-dire les matériaux mentaux à partir desquels le sujet produit le récit.

Pratique du récit de vie

Dans cette recherche, la consigne du récit de vie aux sujets est :

Parlez-moi de vous, de votre vie, de ce que vous faites aujourd'hui, de comment vous vivez. Parlez moi des périodes, des événements, des personnes qui sont importants pour vous, qui ont

joué un rôle dans votre vie, dans ce que vous êtes devenu aujourd'hui.

La recommandation se présente de manière large, avec une certaine ambiguïté. Le sujet interprète la consigne à travers ses propres schémas mentaux. Le matériau qui en découle est riche car il permet de repérer la diversité des approches des individus (Fenneteau, 2002). Les informations recueillies à l'aide du récit de vie concernent : la famille d'origine, son fonctionnement, le type de relations développées et l'éducation reçue; les grandes périodes de la vie, la scolarité et l'insertion professionnelle; ainsi que la vie actuelle et les projets professionnels, familiaux, sociaux et affectifs. Nous terminons l'entretien en demandant au sujet comment il a vécu l'entretien et s'il a des choses à ajouter. Le récit de vie étant enregistré, le contenu est retranscrit intégralement et le plus fidèlement possible. La retranscription est soumise au sujet pour relecture (avec possibilités de remarques, modifications, ajouts...) lors d'une seconde rencontre.

Dans cette pratique du récit de vie, Legrand (1993) parle de « dose constitutive de non directivité ». Le sujet prend sur lui le récit, soutenu par le chercheur qui fait preuve de « neutralité bienveillante ». Celui-ci s'inscrit dans une écoute silencieuse, ponctuée de quelques « hum hum », il limite ses interventions à des reformulations inspirées par le cadre de référence du sujet. Ensuite, le chercheur incite le sujet à aborder des thèmes nécessaires à la problématisation de l'objet de recherche mais qui n'ont pas spontanément été abordés. Cette démarche se fonde sur la préconstruction du champ tel que le chercheur le conçoit. On se situe dès lors dans une semi-directivité qui a pour finalité de recueillir les données relatives à un canevas, une trame.

L'analyse de contenu, outil diagnostique d'un phénomène social

Principes de l'analyse de contenu

L'analyse de contenu est « un ensemble de techniques d'analyse des communications utilisant des procédures systématiques et objectives de description du contenu des messages » (Bardin, 2001, p. 42). Elle convertit « les phénomènes symboliques en données scientifiques » (Juan, 1999, p. 193) afin d'éviter les dangers de « l'illusion de la transparence ». Dans notre démarche, l'analyse de contenu vise à mettre en évidence l'existence d'un phénomène social (Bardin, 2001). C'est moins la « représentativité statistique » que la « significativité sociale » qui importe (Bardin, 2001). C'est pourquoi, l'analyse de contenu se veut disparate et s'adapte au champ d'application (Bardin, 2001, pp. 30-35), la lecture d'un corpus étant « orientée » par la problématique, les questions de recherche et les objectifs de l'étude. Selon Legrand (1993), il existe deux principes d'ordre dans l'analyse de contenu des

récits de vie : l'axe diachronique et l'axe thématique. Dans le cadre de cette étude, nous optons pour les deux types. D'abord, l'analyse de contenu thématique (Bardin, 2001) est formalisée par le modèle théorique des logiques familiales d'insertion sociale (Nimal, Lahaye & Pourtois, 2000). Ensuite, l'analyse de contenu diachronique (Legrand, 1993) s'appuie les figures d'identification et les cadres de socialisation.

Analyse de contenu thématique

L'analyse de contenu thématique consiste « à repérer dans des expressions verbales ou textuelles des thèmes généraux récurrents qui apparaissent sous divers contenus » (Mucchielli, 1996, p. 259). Elle vise à mettre en lumière des modèles explicatifs de pratiques ou de représentations (Blanchet & Gotman, 2001). Le but est donc de repérer des « noyaux de sens », représentant chacun (...) une unité de signification complexe, de longueur variable; sa réalité n'est pas d'ordre linguistique mais d'ordre psychologique : une affirmation mais aussi une allusion peuvent constituer un thème; inversement, un thème peut être développé en plusieurs affirmations (ou propositions) (D'Unrueg, 1974, cité par Bardin, 2001, p.137).

Au centre de l'analyse de contenu thématique se trouve le traitement du corpus. La technique vise à accéder à une signification, à présenter les données sous une forme différente sans dénaturer l'information (Bardin, 2001). Dans le cadre de cette recherche, les thèmes de codage sont prédéterminés par la grille d'analyse, en tant qu'outil explicatif qui permet la production de résultats (Blanchet & Gotman, 2001). Nous nous référons à un modèle théorique existant, à savoir les cinq idéaux-types des logiques familiales d'insertion sociale développés par Nimal, Lahaye et Pourtois (2000). La grille d'analyse thématique du récit de vie repose donc sur les principales caractéristiques des cinq logiques familiales : la famille d'origine, les ressources personnelles, les indices de nouvelle modernité et la famille actuelle.

Analyse de contenu diachronique

La perspective ethnosociologique du récit de vie inclut une dimension diachronique, permettant de saisir les logiques d'action dans leur développement biographique, et les configurations de rapports sociaux dans leur développement historique (Bertaux, 2003, p. 8). L'analyse de contenu basée sur la diachronie vise à faciliter l'identification de « logiques » ou de manières de « construire une situation ». Selon Legrand (1993), l'ordre chronologique, en tant que principe diachronique, est le seul qui permette de restituer le mouvement dramatique d'une vie (p. 205). Le traitement consiste donc à reconstituer la structure diachronique endéans les possibles distorsions,

confusions, « zones blanches », « déplacements », incohérences, voire dissimulations volontaires. Toutefois, l'analyse demeure dépendante de la qualité de la relation d'entretien, de la motivation du sujet à se faire comprendre et de la capacité du chercheur à l'aider dans cette tâche.

La présente démarche consiste, en premier lieu, à identifier les épisodes, situations et événements de l'histoire de vie du sujet. Ces séquences représentent les unités d'enregistrement et l'objectif est de reconstituer la ligne de vie du sujet en les ordonnant temporellement. Ensuite, nous identifions, à l'intérieur dans ces séquences, les figures d'identification, cadres de socialisation, soit toutes les personnes, les institutions, les environnements (éventuellement les cultures et les idéologies) qui constituent des supports identitaires. Le premier référent théorique sur lequel nous nous reposons est l'identification. En tant qu'« expression première d'un lien affectif à une autre personne » (Freud, 1968, p. 167), elle n'est pas une simple imitation, elle repose sur une appropriation, donnant lieu à des projections. Ce processus est donc à l'origine du narcissisme et prépare aux identifications secondaires. Le second référent de cette analyse est la socialisation. « Processus par lequel les individus intègrent les normes, les codes de conduite, les valeurs, etc. de la société à laquelle ils appartiennent » (Dubar, 1997, cité par Dortier, 2004, p. 781), la socialisation se présente sous deux formes, primaire et secondaire. La socialisation primaire a lieu durant l'enfance au sein de la famille. La socialisation secondaire se développe à partir de l'adolescence à travers des cadres de socialisation tels que les relations sociales, l'école, la profession, la culture, la politique...

Résultats de l'analyse des histoires de vie

Nous présentons les résultats des analyses de contenu thématique et diachronique des récits de vie des trois sujets sélectionnés à travers une présentation verticale de leur histoire de vie. Aussi, nous avons recours à la fonction d'expression (Bertaux, 2003) du récit de vie, c'est-à-dire que nous illustrons les interprétations par des propos issus du corpus analysé. Cette démarche permet d'atteindre un contenu socio-affectif révélateur de la réalité intime de l'individu (Robert & Bouillaguet, 2002, p. 109). Nous tendons vers une interprétation de deux ordres : d'une part, elle est émique et repose sur la subjectivité du sujet qui apporte lui-même une cohérence à partir du sens qu'il attribue aux phénomènes, d'autre part, elle est étique dans le sens où le chercheur propose une compréhension du phénomène à partir d'une intégration argumentative des données (Pourtois, Desmet & Lahaye, 2006).

Dans le cadre des résultats exposés dans cet article, nous nous penchons sur trois cas singuliers d'ascension sociale, c'est-à-dire trois sujets

universitaires dont les parents n'ont pas suivi d'études supérieures. Chacun de ces sujets est le premier à entreprendre des études au sein de sa famille. Pour chaque sujet, nous commençons par une brève anamnèse. Ensuite, pour décrire les résultats de l'analyse de contenu du récit de vie, nous optons pour une démarche diachronique, prenant appui sur des périodes probantes : leur éducation, leur scolarité, leur insertion professionnelle et leur vie familiale actuelle. Par ailleurs, au sein de chacune de ces périodes, nous relevons quelques thèmes prépondérants à la problématique étudiée : les processus d'identification et de socialisation, ainsi que l'adaptation sociale et relationnelle.

Max ou la trajectoire identitaire en héritage

Max a 26 ans, il vit en couple dans une petite ville rurale et travaille dans le magasin de ses parents. Le jeune homme est diplômé de l'enseignement universitaire et il a un frère plus âgé, gradué, avec qui il entretient d'assez bonnes relations. Max est principalement ancré dans une logique familiale d'insertion sociale héritante. En effet, il est issu d'un milieu socioculturel moyen. Ses parents sont commerçants, ils dirigent un magasin, lui-même hérité des grands-parents. Parents et grands-parents sont peu qualifiés, Max est le premier enfant à entreprendre des études.

Le jeune homme a reçu une éducation empreinte de restriction et d'engagement, mais aussi d'impositions et de stimulations. Le fonctionnement familial est ouvert à l'extérieur et très fusionnel : « j'ai passé mon enfance dans un cadre très familial (...) tout le temps tous ensemble (...) le midi (...) les dimanches (...) à la mer (...) nos grandes vacances ensemble (...) c'était vraiment tout le temps la famille ». Dans les différentes périodes de la vie de Max, la famille joue un rôle important : des sorties avec son cousin durant l'adolescence, le choix de l'université sur conseil de sa cousine. La socialisation primaire est prégnante dans son parcours : « (...) j'ai quand même décidé de faire des études (...) encore une fois c'est un peu la famille (...) ».

Au niveau scolaire, après un enseignement secondaire sans difficulté majeure, Max entreprend des études supérieures sur conseil de son père, figure d'identification prégnante dans son histoire de vie : « Je m'étais dit, bon, je vais travailler (...) et c'est vrai que c'est là aussi c'est à nouveau mon papa qui m'a un petit peu mis sur la voie ». Dans un premier temps, il a montré une adaptation sociale et relationnelle difficile : « je suis resté pas mal seul (...) j'avais du mal à lier connaissance (...) là j'ai rencontré 2-3 personnes (...) ils m'ont fait rentrer dans un groupe d'amis ». Sa réussite ne va pas de soi, mais il a le soutien scolaire de ses amis : « mon cokoteur principal, qui est mon meilleur ami, c'est un peu grâce à lui que j'ai réussi mes études ». Par ailleurs,

Max réalise des expériences participatives en matière d'organisation. On observe que la socialisation secondaire émerge en particulier durant ses études universitaires.

En vue de s'insérer professionnellement, Max envoie des lettres de motivation :

(...) j'ai quand même eu une grande hésitation (...) soit j'accompagnais mes parents et tout continuait (...) soit lui (père) voyait son avenir autrement (...) quatre ans à faire autre chose, on change parfois un peu ses idées (...) on arrive à l'unif., on découvre d'autres choses (...) on rêve parfois de quelque chose de plus grand (...) j'ai envoyé quelques CV (...) j'ai pas eu beaucoup de retours positifs.

Néanmoins, le jeune homme fait le choix de retourner dans son environnement d'origine et rallie le magasin familial. Son insertion socioprofessionnelle se réalise en prenant appui sur le patrimoine familial : « (...) je suis la quatrième génération dans la famille, pour elle (grand-mère), ça a été une fierté (...) ça m'a fait plaisir (...) de voir l'émotion qu'elle a eue (...) c'est leur histoire, c'est eux qui l'ont construite (...) ».

Aussi, Max vit en couple dans un appartement familial, ce qui provoque chez lui des sentiments ambivalents mêlant reconnaissance et dépendance par rapport à sa famille d'origine. Au niveau social, Max continue à entretenir les relations qu'il a construites durant ses études, même s'il est moins disponible que les autres : « on essaye toujours de se voir et garder cette bonne entente ». Le travail demeure l'élément prioritaire et les risques encourus tiennent à la dépendance familiale et aux nouvelles exigences de compétition. Max a des projets : « (...) l'avenir, je le vois bien (...) quelques projets avec ma copine, chercher une maison, fonder une famille (...) ».

Julie ou la trajectoire identitaire en rupture

Julie a 28 ans, célibataire, elle vit en ville et travaille dans une moyenne entreprise. La jeune femme est diplômée de l'enseignement universitaire. Elle a un frère et une sœur, tous deux plus jeunes. Son père est décédé durant son adolescence et depuis, sa mère n'est plus professionnellement engagée. Issue d'un milieu socioculturel agricole depuis plusieurs générations, Julie trouve ses racines dans une logique familiale d'insertion sociale familialiste. Elle est le premier enfant de la famille à entreprendre des études.

La jeune femme a reçu une éducation présentant de la stimulation et de l'imposition, mais face à la scolarité, on relève un manque de suivi. La fusion familiale est très prégnante et suite au décès de son père, Julie est devenue le pilier de la famille. On observe un phénomène de parentification : « (...) elle

(mère) ne voit personne (...) elle compte vraiment sur nous (...) j'ai un petit peu le même scénario avec ma sœur (...) parfois je me suis même dit je suis le chef de cette famille (...) ». Proche de son frère, elle ressent les relations, entretenues avec sa mère et sa sœur, comme étouffantes. Le fonctionnement familial est traditionnel, fusionnel et fermé à l'extérieur.

En rupture d'identification avec son milieu d'origine, les cadres de socialisation secondaire ont pris le pas sur la socialisation primaire de la famille : « (...) ma famille je l'ai pas choisie alors que mes amis (...) ». Julie aborde le rôle primordial de ses amis, de l'école, des loisirs : « (...) mes amis, j'essaie de les voir beaucoup (...) ils occupent aussi une place super importante (...) ». Au cours de sa scolarité secondaire sans difficulté, elle rencontre un professeur qui sera à l'origine de son choix d'études supérieures : « (...) j'adorais ma prof de secondaire (...) ça me plaisait vraiment bien son cours (...) donc je me suis lancée dans les études (...) ».

Bonne élève dans l'enseignement secondaire, la jeune femme entame un parcours universitaire chaotique. Aussi, elle ne considère pas ses échecs scolaires comme des ratés. La jeune femme s'investit fortement dans le milieu étudiant : « (...) tout mon parcours à l'unif., ça a vraiment été toutes mes implications, les gens que j'ai rencontrés (...) ». Julie présente une bonne adaptation sociale et relationnelle. Pour elle, il est important de s'amuser entre amis, « (...) je suis jamais chez moi (...) je sors beaucoup (...) ». Ses activités relationnelles et culturelles sont diversifiées : théâtre, musique, concerts...

Les expériences participatives, que la jeune femme a vécu durant ses études, l'orientent vers des professions d'organisation; elle décroche son premier emploi rapidement après avoir obtenu son diplôme : « (...) je me suis rendue compte que j'étais plus axée sur tout ce qui était plus (...) communication, organiser des événements (...) ». Elle présente un investissement professionnel important et les activités culturelles et relationnelles demeurent probantes dans son mode de vie : « (...) ce que je fais là, j'adore (...) »; « (...) je continue toujours la musique (...) ». Enfin, Julie a des projets : « (...) j'aimerais bien me marier, avoir des enfants (...) ».

François ou les paradoxes de l'ascension sociale

François a 25 ans, il est enfant unique et vit en couple en ville. Il travaille dans une grosse entreprise. Le jeune homme est diplômé de l'enseignement universitaire. Il est issu d'un milieu socioculturel moyen à inférieur. Sa famille d'origine relève d'une logique familiale d'insertion sociale fonctionnaliste propre au monde ouvrier. Ses parents sont employés. Parents et grands-parents sont peu qualifiés. François est le premier enfant de la famille à entreprendre des études.

Le jeune homme a reçu une éducation empreinte de permissivité. Ses parents sont peu disponibles : « (...) mon papa (...) faisait des pauses (...) ma maman travaillant aussi, j'ai passé le plus clair de mon temps chez mes grands-parents (...) ». Le fonctionnement familial est ouvert à l'extérieur et présente de l'autonomie : « (...) j'ai une double éducation (...) c'est ce qui m'a permis de ne pas m'enfermer non plus (...) ça a quelque chose à voir avec la capacité d'ouverture (...) ». François perçoit son père comme une figure d'identification majeure : « (...) étant un garçon, je me sentais forcément plus proche de mon papa, le plus grand du monde pour moi (...) ».

La scolarité du jeune homme ne présente aucun problème durant le secondaire. L'arrivée à l'université donne naissance à quelques difficultés liées à un investissement étudiant très marqué :

(...) j'ai jamais réussi en première session (...) je me suis investi beaucoup dans le milieu étudiant (...) toutes les choses (...) qui te font grandir et qui t'apprennent l'expérience (...) »; « (...) ça m'a aidé à me connaître moi-même et à ce niveau-là je pense que c'est une période charnière de ma vie (...) l'expérience humaine (...).

La socialisation secondaire occupe une place importante dans sa vie : « (...) ça été le grand traumatisme parce que je quittais mes copains d'enfance (...) »; « (...) je me suis fait des nouveaux (...) je pense que c'est justement toutes ces rencontres qui m'ont fait mûrir (...) ».

Au niveau professionnel, François s'est inséré rapidement : « (...) j'ai eu mon premier entretien (...) ils m'ont proposé un contrat, je n'avais pas encore passé mon mémoire (...) juste après, j'ai signé (...) ». Il est déçu de sa première expérience, il ne s'accomplit pas et s'éloigne de ses idéaux :

(...) la société ne me correspond pas (...) j'ai toujours du mal à trouver ma place (...) je n'aime pas toute cette politique de surenchère, d'ego, d'ambition, d'écraser les autres (...) les valeurs qu'on m'a inculquées, c'est un peu les valeurs des milieux ouvriers (...) la solidarité, le courage, l'entraide (...).

Le jeune homme est fier de son ascension sociale et de la considération de sa famille : « (...) c'était agréable (...) de voir la fierté dans le regard des proches (...) »; mais il porte un regard négatif sur la société : « (...) le monde, tel que je le vois (...) ça ne me correspond pas (...) ». François associe l'importance des relations culturelles et sociales : « (...) le foot aussi (...) tient une place énorme dans ma vie (...) »; « (...) ce qui a toujours été mon moteur, ce sont les amis (...) ». Affectivement, il vit avec sa compagne. Le jeune homme a des projets : « (...) changer de boulot pour moi et peut-être essayer d'acheter une maison (...) ».

Discussion des résultats

La discussion constitue une mise en débat lors de laquelle nous retournons au cadre conceptuel développé. L'objectif est de confronter les résultats de l'analyse des données avec les conceptions théoriques sous-tendues par la recherche. Dans ce sens, nous envisageons un retour aux référents afin d'approfondir les aspects identitaires en jeu dans ces trois histoires de vie caractérisées par une mobilité sociale ascendante.

Dans le cas de Max, l'ascension sociale est vécue dans une certaine indifférence. Malgré un phénomène de mobilité sociale, il tend à demeurer dans une ligne de vie en continuité avec son milieu d'origine. Le jeune homme est au cœur d'un héritage familial qui l'ancre dans une logique familiale d'insertion sociale héritante (Nimal, Lahaye & Pourtois, 2000). Il a évolué quelques années dans un monde qui a ouvert son champ des possibles (Bourdieu, 1979) et dans lequel il a tissé des capitaux sociaux et culturels (Bourdieu, 1979). Néanmoins, sa perception du monde social demeure ancrée dans l'habitus familial. La réflexivité sociale face aux nouveaux cadres de socialisation que représentent l'université, les stages, les visites d'entreprise, les nouvelles relations sociales, n'a pas donné lieu à une réflexivité individuelle (Kaufmann, 2001). Les situations d'interaction en jeu n'ont pas modifié les schémas incorporés durant l'enfance, son identité est ajustée et fonctionnelle (Bourdieu, 1979). Max répond au besoin de considération qu'éprouve son identité assignée (Bajoit, 2003), mais cette reconnaissance du milieu familial entre en contradiction avec sa dépendance relative. Le jeune homme semble avoir renoncé à des projets, soit parce que son monde socioculturel ne lui permet pas de les réaliser, soit parce qu'il ne détient pas les ressources nécessaires. Ces désirs constituent une part de ce qu'il aurait aimé être. Dans ce sens, Max adopte une logique identitaire conformiste (Bajoit, 2003), il agit dans le but d'être reconnu par les siens et par la société, il souhaite seulement une « vie normale ». Dès lors, en se conformant aux « valeurs sûres », Max est produit par l'histoire (de Gaulejac, 1987).

Chez Julie, la mobilité sociale revêt d'autres sentiments. Le déplacement social a provoqué une rupture d'identification avec son milieu d'origine. La conception familialiste de sa logique familiale d'insertion sociale (Nimal, Lahaye & Pourtois, 2000) est rejetée au profit d'un fonctionnement plus ouvert à l'extérieur, moins fusionnel et plus engagé professionnellement et culturellement. La jeune femme s'est construite en contre-modélage (Lecomte, 2004) de sa mère. Son habitus a fait l'objet d'une réflexion individuelle (Kaufmann, 2001) donnant naissance à de nouveaux schèmes plus postmodernes, tel que l'hédonisme caractérisant ses pratiques sociales et

culturelles. Julie se caractérise par une logique identitaire authentique (Bajoit, 2003), via laquelle elle s'engage dans les projets dans lesquels elle croit. Les tensions existentielles qu'elle ressent proviennent d'un déni de reconnaissance de la part de son milieu. En effet, elle s'engage dans des desseins et s'accomplit en fonction de l'idée qu'elle a de ce qu'elle est et voudrait devenir. La jeune femme garde le contrôle de sa vie, quel que soit le regard des autres et de la société. En somme, c'est une vision autotélique. Julie se construit elle-même, elle a choisi sa vie, elle est productrice d'histoires (de Gaulejac, 1987).

Enfin, pour François, l'ascension sociale provoque des sentiments ambivalents, mêlant fierté et reconnaissance de la part du milieu d'origine, et déception et frustration à l'encontre du monde socioprofessionnel dans lequel il s'est inséré (de Gaulejac, 1987). En effet, les valeurs qui y sont véhiculées ne correspondent pas à ses pratiques sociales, à ses idéaux. Le jeune homme ressent un conflit idéologique (de Gaulejac, 1987) car il ne parvient pas à s'identifier à son identité acquise. Ce nouveau monde social ne trouve pas écho dans sa mémoire collective (Kaufmann, 2001). En référence aux tensions existentielles de Bajoit (2003), François s'engage dans des projets pour répondre aux attentes de la société. Le désirable est devenu possible (Bajoit, 2003) mais il vit un déni d'accomplissement. Il souhaite dorénavant accorder son identité engagée avec son identité désirée. Inscrit dans la logique du sujet adaptateur (Bajoit, 2003), le jeune homme navigue entre tentative de rébellion dans la sphère professionnelle, et conformisme dans la sphère familiale. Déçu, François n'en demeure pas moins sensible à ce que la société attend de lui. Le jeune homme souhaite aller vers la réalisation de son identité désirée en mettant en place une logique identitaire plus stratégique (Bajoit, 2003) qui lui permettrait de gérer les tensions psychosociales en articulant altruisme et authenticité. Il éprouve les paradoxes de son ascension sociale et lutte pour un juste équilibre entre sa perception du monde sociale, construite à partir de son habitus familial (Bourdieu, 1979), et les finalités et rétributions qu'il peut attendre de sa position structurelle (Bajoit, 2003). En conclusion, François est acteur de l'histoire, en prise dans un mouvement dialectique entre ce qu'il est et ce qu'il devient (de Gaulejac, 1987).

En synthèse, lorsque la mobilité sociale devient une réalité, elle n'apporte pas toujours le bonheur tant escompté (Dortier, 2004). L'heureux élu se retrouve parfois en proie à un ressenti ambivalent. En effet, si l'on est différent de ce que l'on devrait être (de Gaulejac, 1999), le rapport subjectif entre l'identité héritée et l'identité acquise engage bien souvent des tensions existentielles. Le passage du désirable au possible (Bajoit, 2003) demeure frustrant, douloureux, voire décevant. D'un côté, l'individu est poussé par le désir de conquérir son autonomie, d'affirmer son existence propre. De l'autre,

il s'inscrit dans une descendance dont il est « héritier », dont il doit transmettre l'héritage en l'adaptant aux évolutions du monde (de Gaulejac, 1999). « Chacun est alors confronté à une contradiction identitaire majeure : être semblable sans être identique, s'affirmer comme être singulier sans rompre les liens avec les « siens », ceux auxquels il est attaché, devenir un autre sans cesser d'être le même » (de Gaulejac, 1999, p. 97).

Assurément, le monde intérieur de l'individu (Kaufmann, 2001) trouve son ancrage dans des structures profondes. L'éducation implicite, en transmettant au sujet des savoirs pratiques, des habiletés, des compétences, des attitudes... favorise la construction de schèmes afin qu'il s'adapte plus ou moins bien au milieu dans lequel il évolue (Pourtois & Desmet, 2004). Le patrimoine individuel d'habitudes (Kaufmann, 2001), issues de l'habitus, confère une perception du monde social (Bourdieu, 1979). C'est pourquoi, si certains deviennent producteurs d'histoires (de Gaulejac, 1987) en activant le carré dynamique de l'identité par leur réflexivité individuelle (Kaufmann, 2001), d'autres demeurent produits par l'histoire (de Gaulejac, 1987). Le changement n'est pas incorporé, il reste à la surface et est oublié avec le temps. Entre ces deux extrêmes, d'autres encore se retrouvent en équilibre instable, se remettant continuellement en question pour équilibrer les tensions sociales et individuelles (Bajoit, 2003), réconcilier le passé avec l'avenir.

Conclusion

Nous avons approché le vécu de l'ascension sociale de trois jeunes adultes d'aujourd'hui à travers les épisodes de la vie, les événements, les cadres de socialisation et les figures d'identification présents dans leur histoire de vie. Il en ressort que leur ligne de vie n'est jamais linéaire, elle est brisée dans sa géométrie (Bertaux, 2003), entrecoupée d'événements, de rencontres, qui lui donnent du sens ou du moins auxquels ils attribuent une signification. Nous avons observé que leur trajectoire identitaire est non moins tributaire des référents qui se sont dressés sur leurs routes que du sens qu'ils ont bien voulu leur donner. Dans cette optique, la société postmoderne tend vers des formes d'identifications réflexives et narratives, sous-tendant l'élaboration d'une identité plus intime, plus personnelle. En effet, la socialisation secondaire prend la forme de « collectifs multiples, variables, éphémères, auxquels les individus adhèrent pour des périodes limitées et qui leur fournissent des ressources d'identification qu'ils gèrent de manière diverse et provisoire » (Dubar, 2000, cité par de Gaulejac, 2001, p. 356).

Dans certains cas, ces situations d'interaction peuvent modifier les schémas incorporés par les sujets durant leur enfance et provoquer une réflexivité sociale et individuelle (Kaufmann, 2001), les menant à un vécu

positif, ou ambivalent, de leur ascension sociale. L'individu est alors acteur de son histoire, capable d'actions sur elle, il fait preuve d'historicité (de Gaulejac, 1987). Les instances de socialisation (Kaufmann, 2001) peuvent ainsi donner lieu à autant de trajectoires de vie qu'il n'y a de chemins qui mènent à Rome. Néanmoins, le monde intérieur de l'individu (Kaufmann, 2001) trouve son ancrage dans des structures profondes, qui peuvent s'avérer imperméables (Bourdieu, 1979). Dans ce cas, le sujet peut renoncer à certains attributs de son ascension sociale.

Dans cette perspective, l'identité intime d'un individu peut être conçue comme

(...) l'histoire de son arrachement à la famille d'origine, aux rôles traditionnels, c'est l'accès à l'autonomie d'un projet « à soi », c'est le récit de ses ruptures autant que de ses continuités, de ses « crises » (inévitables) autant que ses accomplissements (éventuels) (Dubar, 2000, cité par de Gaulejac, 2001, p. 357).

Pour notre part, nous rejoignons la position de V. de Gaulejac qui postule que si l'héritage émerge de la position subjective de l'héritier, même si elle constitue un élément important à la compréhension du rapport qu'il entretient avec son héritage, « il est plus imprudent d'affirmer que l'arrachement à la famille d'origine serait en soi un facteur d'autonomie » (de Gaulejac, 2001, p. 357). C'est donc en acceptant son ancrage généalogique que l'individu peut effectivement se défaire de son empreinte, « s'il le souhaite ».

À travers l'utilisation du récit de vie, nous saisissons qu'il ne suffit pas de se raconter pour échapper aux déterminations sociales, économiques et culturelles (de Gaulejac, 2001, p. 358). Néanmoins, l'individu est le produit d'une histoire dont il « peut » chercher à devenir le sujet, en interrogeant la manière dont le passé est agissant en lui. Pour ce faire, l'intérêt d'une technique narrative est de révéler « des fantasmes, des aspirations, des sentiments, des émotions, un certain type de rapport aux désirs, conscients et inconscients, à l'enfance, à la société, aux croyances, aux espoirs, à la famille, au présent, à l'avenir » (de Gaulejac, 2001, p. 359). Dans ce sens, elle peut donc soutenir la compréhension de l'identité narrative (Ricoeur, 1990). En se racontant, en exprimant ce qui l'a fait, ce qu'il est devenu, est aujourd'hui, le sujet active sa capacité à construire et à inventer du neuf pour échapper aux déterminations et au poids de l'histoire (Dubar, 2000, cité par de Gaulejac, 2001, p. 357).

Par ailleurs, c'est grâce à la problématisation multiple et à l'écoute complexe que nous sommes capables de cerner, voire de comprendre la construction du sujet face à son histoire personnelle, familiale ou sociale (de Gaulejac, 2001). En effet, les théories constituent des outils épistémologiques

et méthodologiques primordiaux en vue de porter un regard sur la complexité des choix et des ruptures des chemins de vie (de Gaulejac, 2001). Parmi les perspectives que nous relevons, nous envisageons le recours à des approches identitaires complémentaires au cadre conceptuel développé, à savoir : l'appareil psychique groupal développé par Kaës en psychanalyse, les concepts d'« identité du moi » et d'« identité du soi » élaborés par Lipiansky, l'identité en tant que processus selon Mead et en tant que structure d'après Levy-Strauss en anthropologie et la pluralité de l'homme envisagée par Lahire en sociologie clinique.

Cette dernière approche nous apparaît primordiale pour comprendre la trajectoire identitaire de l'individu dans la société actuelle. Que son chemin de vie soit socialement mobile ou pas, le sujet ne se construit jamais, ni totalement dans la continuité, ni strictement dans la rupture. Il tend toujours entre deux horizons : la conservation du passé et la reformulation du présent (Kaufmann, 2001). Son identité est « un système de représentations, de sentiments, et de stratégies, organisé pour la défense conservatrice de son objet (le « être soi-même »), mais aussi pour son contrôle, sa mobilisation projective et idéalisante (le « devenir soi-même ») » (Codol & Tap, 1988, cités par Marc, 2005, p. 72). En conclusion, quelque soit sa trajectoire de vie sociale et personnelle, l'Homme de la société postmoderne est assurément pluriel (Lahire, 2005).

Références

- Bajoit, G. (2003). *Le changement social*. Paris : Armand Colin.
- Bardin, L. (2001). *L'analyse de contenu*. Paris : PUF.
- Bertaux, D. (2003). *Les récits de vie*. Paris : Nathan Université.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2001). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan Université.
- Bourdieu, P. (1979). *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 69-72.
- Bourdieu, P. (1993b). Comprendre. Dans P. Bourdieu (Éd.), *La misère du monde* (pp. 903-925). Paris : Le Seuil.
- Brun, O. (2001). *Émancipation et connaissance. Les histoires de vie en collectivité*. Paris : L'Harmattan.
- Camilleri, C. (Éd.). (1998). *Stratégies identitaires*. Paris : PUF.

- Corbalan, J.-A. (2000). Pertinence de la recherche qualitative : approche comparative de la recherche qualitative et quantitative. *Recherche en soins infirmiers*, 61, 13-22.
- Corcuff, P. (2002). *La société de verre. Pour une éthique de la fragilité*. Paris : Armand Colin.
- Dortier, J.-F. (Éd.). (2004). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Auxerre : Éditions Sciences Humaines.
- Dubar, C. (1997). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin.
- Fenneteau, H. (2002). *Enquête : entretien et questionnaire*. Paris : Dunod.
- Formarier, M. (1992). Les échantillonnages. Petites révisions. *Recherche en soins infirmiers*, 31, 91-98.
- Freud, S. (1923). *Le ça et le moi*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Freud, S. (1968). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Gaulejac (de), V. (1987). *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*. Paris : Hommes et Groupes.
- Gaulejac (de), V. (1999). *L'histoire en héritage : roman familial et trajectoire sociale*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Gaulejac (de), V. (2001). Sociologues en quête d'identité. *Cahiers internationaux de sociologie*, 111, 355-362.
- Juan, S. (1999). *Méthodes de recherche en sciences humaines*. Paris : PUF.
- Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan Université.
- Kaufmann, J.-C. (2001). *Ego. Pour une sociologie de l'individu*. Paris : Nathan Université.
- Kaufmann, J.-C. (2004b). Écouter, comprendre, expliquer. *Recherche en soins infirmiers*, 78, 8-13.
- Lahire, B. (2005). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris : Nathan Université.
- Lecomte, J. (2004). *Guérir de son enfance*. Paris : Odile Jacob.
- Le Grand, J.-L. (1993). Implexité : implications et complexité. *Cahiers de la section des sciences de l'éducation de l'Université de Genève. Penser la formation*, 72, 251-268.
- Le Grand, J.-L. (1996). Les histoires de vie entre sociologie et action émancipatoire. *Les filiations théoriques des histoires de vie en formation*, 31, 103-119.

- Legrand, M. (1993). *L'approche biographique. Théorie, clinique*. Paris : Éditions Presses Internationales.
- Maler, H. (1994). À propos de « La misère du monde » : politique de la sociologie. *Futur antérieur*, 19-20, 65-87.
- Marc, E. (2005). *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*. Paris : Dunod.
- Mucchielli, A. (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Mucchielli, A. (1999). *L'identité*. Paris : PUF.
- Nimal, P., Lahaye, W., & Pourtois, J.-P. (2000). *Logiques familiales d'insertion sociale*. Bruxelles : De Boeck.
- Pourtois, J.-P., & Desmet, H. (2004). *L'éducation implicite*. Paris : PUF.
- Pourtois, J.-P., Desmet, H., & Lahaye, W. (2001). Les points-charnières de la recherche scientifique. *Recherche en soins infirmiers*, 65, 29-52.
- Pourtois, J.-P., Desmet, H., & Lahaye, W. (2006). Postures et démarches épistémiques en recherche. Dans P. Paillé (Éd.), *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (pp. 169-200). Paris : Armand Colin.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre. L'ordre philosophique*. Paris : Le Seuil.
- Robert, A., & Bouillaguet, A. (2002). *L'analyse de contenu*. Paris : PUF.

Delphine Burrick est doctorante et assistante pédagogique et de recherche au Service de développement communautaire de la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Mons-Hainaut. Elle est titulaire d'une licence en sciences psychologiques, d'un diplôme d'études spécialisées et d'un diplôme d'études approfondies en sciences de l'éducation. Ses domaines d'intérêt sont la construction identitaire des individus, tant dans ses aspects éducatifs, sociaux, familiaux que professionnels, la victimologie, la résilience et les mécanismes d'adaptation. Ses ancrages théoriques sont la sociologie clinique, la psychopédagogie, la psychosociologie et la sociologie culturelle. En épistémologie, elle inscrit ses travaux dans une méthodologie qualitative. Son projet doctoral repose sur l'approche qualitative et compréhensive du processus de résilience chez des victimes de traumatismes, et ce à travers l'utilisation du récit de vie.